

Voyages et mutilations d'une œuvre: "Germinal",
de la réalité au roman et du roman à la scène
(France, années 1880)

Travels and mutilations of a literary work: *Germinal*, from reality to the
novel, and from the novel to the stage (France, 1880s)

Diana Cooper-Richet

Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

Resumo: *Germinal* (1885), o romance mais famoso de Émile Zola, retrata o conflito entre "Capital e Trabalho" ao representar a vida diária de uma comunidade de mineradores no norte da França na segunda metade do século dezenove. Este artigo tem por objetivo analisar como essa representação é deformada ao longo de sua passagem do livro, escrito pelo pai do Naturalismo, ao teatro. Apesar de seus esforços para manter o espírito do romance, Zola e Busnach, seu dramaturgo preferido, acabaram por ser derrotados pelos censores do governo. Ao viajar das páginas em papel para os teatros de Paris, o enredo perdeu toda sua força revolucionária.

Palavras-chave: Mineiros. *Germinal*. Censura. Romance. Teatro.

Abstract: *Germinal* (1885), the most famous of all Émile Zola's novels, pictures the struggle between "Capital and Labour" in its representations of everyday life in the mining community working in the north of France during the second half of the nineteenth century. This article aims at analyzing how these representations are maimed during their travels from the book, as it was written by the father of Naturalism, to the stage. Despite their efforts to keep the spirit of the novel, Zola and Busnach, his favorite dramatizer, were finally defeated by the government's censors. By travelling from its paper pages to the Paris theatres, the plot had lost all its revolutionary strength.

Keywords: Miners. *Germinal*. Censorship. Novel. Theatre.

A une époque où les grèves de mineurs, violemment réprimées, viennent régulièrement rappeler aux Français la misère et le profond mécontentement qui règnent au sein de leur importante communauté, Émile Zola s'efforce de faire adapter *Germinal* (1885) pour une scène qui, en cette fin de XIXe siècle, se nourrit de tous les débats qui traversent la société française (BARA; THÉRENTY, 2012), y compris ceux qui tournent autour de la question sociale et de la détresse ouvrière.

Un profond fossé sépare la réalité, bien connue des Français de la fin du XIXe siècle – notamment par le biais des romans populaires (COOPER-RICHET, 2004) et des feuilletons publiés dans la presse, mais également par les articles qui relatent les événements les plus dramatiques qui s'y déroulent régulièrement –, des conditions de vie et de travail des hommes du charbon et les images, divertissantes et « politiquement correctes », qui en sont proposées, puis autorisées au théâtre. Dans les dernières décennies du XIXe siècle, la réalité du monde de la mine est violente et meurtrière. C'est dans ce quotidien qu'Émile Zola choisi d'ancrer son récit sur la lutte entre le Capital et le Travail, un récit que les mineurs s'approprient très rapidement (COOPER-RICHET; MOLLIER, 2002). Pourtant, cette réalité que l'auteur ne semble pas, aux yeux de ses principaux acteurs – les mineurs eux-mêmes –, avoir trahi en écrivant son roman, en passant des feuilles manuscrites aux pages imprimés du livre publié 1885 chez l'éditeur Charpentier, l'inventeur de la collection, puis au « scénario¹ » et aux représentations théâtrales de ce drame, la puissance du message social est édulcoré, l'œuvre mutilée.

Réalité du monde de la mine: un terreau pour l'écriture de *Germinal*

Dans les années 1880, quelques 110.000 ouvriers travaillent dans les différents bassins miniers français. Ils occupent une place essentielle dans la vie économique du pays en tant que producteurs d'une matière première indispensable au développement de l'industrie, mais également au confort de la population. Ils proviennent pour la plupart des régions rurales environnant les puits, beaucoup restent d'ailleurs fortement liés au monde agricole et font des doubles journées, à la fois à la mine et à la ferme. Ils se transforment progressivement en véritables ouvriers d'industrie que le patronat cherche à s'attacher en les logeant

1 Y-a-t-il véritablement eu un scénario ? Rien ne le prouve. Il n'a, en tout cas, jamais été publié.

à proximité des fosses, notamment dans les fameux « corons »² du Nord de la France. Les hommes et les femmes qui travaillent alors, dans les houillères, le font dans des conditions extrêmement pénibles : journées et distances à parcourir très longues, labeur épuisant et dangereux, salaires qui ne sont pas en adéquation avec l'effort fourni et qui ne permettent pas, à cette communauté, de vivre décemment ni, *a fortiori*, de reconstituer sa force de travail. Par ailleurs, les inégalités sociales qui caractérisent le monde de la mine, les hiérarchies voulues et instaurées par les compagnies sont à l'origine dans les villages miniers de haines tenaces entre les différents acteurs de ce milieu : les mineurs, les contremaîtres – « porions » – les ingénieurs, les employés aux écritures, mais également les commerçants installés aux abords des puits et auprès desquels les familles sont souvent endettées.

Les premiers syndicats de mineurs naissent dans les années 1880. Ils sont encore faibles face aux puissantes et intransigeantes directions des houillères. Ils permettront, pourtant, progressivement aux ouvriers de s'organiser et d'obtenir de leurs employeurs, mais également de l'État, avant la fin du XIXe siècle, des avancées sociales non négligeables : assurance-maladie, retraites, délégués à la sécurité... Au moment où Zola commence la rédaction de *Germinal*, qu'il situe sous le Second Empire (1852-1870), le mécontentement est très fort parmi ceux que l'on ne nomme pas encore les « gueules noires », que rien ne protège encore et dont l'existence est particulièrement cruelle. Leurs grèves, dont on dit que ce sont des « rebelles » parce qu'elles sont encore et toujours interdites, sont nombreuses et souvent violentes, de cette violence du désespoir propre à ceux qui n'ont rien à perdre.

En effet, c'est dans cet univers que les sommets de l'horreur ont été atteints quelques années avant la conception du chef d'œuvre du père du naturalisme. En juin 1869, dans la Loire à La Ricamarie, l'armée tire sur une manifestation de 500 à 600 mineurs accompagnés de leurs proches, laissent treize cadavres dans le fossé. En octobre de la même année, un scénario plus tragique encore se déroule dans l'Aveyron. Cette fois, 17 morts sont dénombrés, parmi lesquelles deux femmes et un enfant de 7 ans. S'ajoutent à cette liste macabre, 41 orphelins, dont 8 de la même famille. Le procès qui suivit ne fit qu'aggraver une

² Longs alignements de petites maisons entourées d'un jardinet construites pas les compagnies pour enraciner la main-d'œuvre près des puits.

situation déjà dramatique pour une aussi petite localité. Le 15 novembre, de très lourdes peines sont prononcées à l'encontre des mineurs révoltés contre leur condition.

Dans les premières années de la Troisième République (1870-1940), de nombreuses grèves témoignent ainsi du profond malaise de la profession et de sa farouche volonté d'obtenir des augmentations de salaires. Celle de 1884, à Anzin dans le Nord, est sans doute la plus connue. Elle a, en effet, été en partie suivie par Émile Zola. Grâce à cette visite, à ses descentes au fond, il remplit les pages de ses fameux *Carnets d'enquêtes* (1986). A Anzin 11.000 mineurs cessent le travail. La grève est, ainsi, quasi-générale dans l'un des bassins les plus importants du pays. Elle durera plus de 6 semaines, dans un calme relatif qui ne sera troublé que par quelques explosions de dynamite visant les habitations des « jaunes », quelques jets de pierres, voire des charges de dragons – le bassin est occupé militairement – contre les mineurs affamés et en colère.

La violence des rapports caractérise ce milieu, de la fin du Second Empire jusque dans les années 1880, même si cette brutalité a tendance à régresser, comme l'ont montré les travaux de Norbert Elias (1991) sur la civilisation progressive des mœurs, processus dans lequel les syndicats réformistes jouent un rôle positif. A la fin du Second Empire, des incidents moins dramatiques, mais aussi tout à fait significatifs de l'âpreté du climat qui règne dans ce secteur du monde industriel, annoncent ceux qui se produisent deux décennies plus tard dans ce même bassin de Decazeville. En 1867, l'ingénieur Rouquayrol – inventeur quelques années auparavant, avec les frères Denayrouse, d'un appareil de respiration utilisé lors des opérations de sauvetage au fond – est attaqué par la foule des mineurs en colère, parce qu'il avait voulu imposer des réductions de salaires. Il ne doit sa vie qu'à l'arrivée des gendarmes, alors qu'un bûcher a été dressé à son intention. Dans le Gard, à Aubin, deux années plus tard, l'ingénieur principal Tissot est lui aussi pris à parti. Les ouvriers veulent le noyer dans un bassin proche. Les vêtements en lambeaux, il ne doit son salut qu'aux 70 membres des forces de l'ordre, fusils chargés, appelés en renfort par les autorités de la ville et la compagnie. Enfin, en 1878, dans la même localité, l'administrateur délégué Petitjean, échappe lui aussi à la furie des mineurs, à la faveur de l'arrivée de l'édile de la ville.

Mais les sommets de l'exaspération ouvrière sont atteints, en janvier 1886, quelques mois seulement après la parution de *Germinal*, avec la défenestration d'un ingénieur, à Decazeville. Là, des mineurs et

leurs femmes jettent par la fenêtre d'un bâtiment de la ville Jean-Jules Watrin (COOPER-RICHET, 2011), ingénieur honni de la population locale pour son autoritarisme et son intransigeance en matière salariale. Ils l'achèvent en le piétinant au sol, jusqu'à ce qu'il rende son dernier souffle. Cette vengeance populaire a été perpétrée aux cris de « À mort ! À mort ». Dans les petits bassins du Sud de la Loire, de tels faits, sont donc loin d'être isolés. Ils sont révélateurs des tensions à l'œuvre dans une société en pleine mutation.

Mais la violence ne sévit pas uniquement du côté des travailleurs, loin de là. Accidents et catastrophes sont le lot quotidien de ces hommes et de leurs familles, aux prises chaque jour avec la brutalité et l'imprévisibilité des éléments que sont l'eau, le feu, le gaz et la terre, dont les mouvements peuvent survenir à tout moment. La liste des drames est longue et cumule les pertes humaines, bien avant la tragique explosion de Courrières en 1906 (COOPER-RICHET, 2005, 2006a, 2006b), avec ses 1100 victimes, ses 1133 orphelins dont 7 de la même famille, le père et ses six enfants. A Bessèges dans le Gard, en 1862, une inondation au fond cause la mort de 110 mineurs surpris par la montée des eaux de la Cèze et en 1867, à Montceau-les-Mines en Saône-et-Loire, un coup de grisou laisse 89 hommes inanimés. Ce ne sont là que quelques exemples des tragédies qui se déroulent, tout au long du XIXe siècle, dans les profondeurs de la terre, là où les hommes et la nature, mais aussi l'exploitation et les impératifs économiques, sont aux prises les uns avec les autres.

De cette cruelle réalité, quelles représentations donne la littérature du temps, plus particulièrement *Germinal*, dont le ton et les évocations vont paraître si justes à la plupart des mineurs, qu'ils vont faire, pour toujours, de ce roman le livre culte de leur corporation ? Se seraient-ils reconnus dans les représentations théâtrales telles qu'elles furent jouées – au grand dam de Zola lui-même – au Châtelet et ailleurs, dans les années qui suivirent la sortie de l'une des grandes œuvres du Panthéon littéraire mondial?

Du roman à la scène: mutilations d'une œuvre

Si Émile Zola choisit de situer son intrigue sous le Second Empire, l'univers minier qu'il décrit n'en possède pas moins bien des caractéristiques propres aux années 1880. Le décalage entre les méthodes de travail et les modes de vie, telles qu'elles sont exposées dans la saga des Rougon-Macquart et celles qui ont cours vingt ans plus tard, n'est

pas si grand. Les hommes du charbon se reconnaissent, d'ailleurs, presque immédiatement, dans ce roman qui devient pour eux emblématique de leur condition et de leurs luttes. Quelques épisodes du récit, aussi crus et aussi cruels soient-ils, comme celui de l'émascation de l'épicier Maigrat, auprès duquel toutes les familles du village de Montsou sont endettées, par les femmes de mineurs enragées, lors de la grève, peut sembler bien loin de la réalité de la vie des cités ouvrières de ces premières années de la Troisième République. S'agit-il d'une exagération littéraire due à l'imagination sinistre d'un écrivain dont le Naturalisme dépasse, et de loin, les dures vérités du monde ouvrier? Au contraire, puisque des ouvriers d'un petit bassin minier du Sud du Massif Central, et leurs compagnes, se rendent coupables d'un crime tout à fait comparable, mais à l'endroit de leur ingénieur, quelques mois seulement après la publication de *Germinal*, faisant de ce livre une œuvre prémonitoire. Le génie de Zola est, en effet, d'avoir su pénétrer au plus profond des mentalités de ce groupe professionnel, mais aussi humain, pour en sonder l'inexprimé et dire le poids et la force de son ressentiment.

Germinal est pourtant le dernier d'une longue série de romans populaires sur les mineurs commencée en 1866 lorsqu'Élie Berthet, aujourd'hui oublié mais qui connut son heure de gloire sous le Second Empire, dont il fut l'un des auteurs les plus prolifiques, fait paraître *Les Houilleurs de Polignies*³. Elle s'est poursuivie pendant près de deux décennies avec une dizaine de textes⁴, dont beaucoup ont trouvé leur place au rez-de-chaussée des journaux. Grâce à ces feuilletons, mais aussi aux éditions à bon marché, la vie quotidienne des mineurs avec ses drames et ses particularismes, est devenue familière aux Français, bien avant 1884-1885, dates de publication du chef d'œuvre d'Émile Zola, d'abord par épisodes dans le *Gil Blas*, puis dans *Le Cri du peuple*, le journal de Jules Vallès et de Séverine, enfin sous forme de livre le 2 mars 1885.

Si, grâce à une diffusion de plus en plus large de la presse et par son biais de la littérature (THÉRENTY; VAILLANT, 2004), les mineurs

3 Paris, Hachette.

4 Les récits suivants ont précédé *Germinal* : de Pierre Zaccone, « Les Mystères de l'Internationale » *La Petite presse*, 24 juillet-16 octobre 1871 ; de Jules Verne, *Les Indes noires*, Paris, Jules Hetzel, 1877 ; de Paul Heusy, *Un Coin de la vie de misère*, Paris, Librairie des publications à cinq centimes, 1878 ; d'Hector Malot, *Sans Famille*, Paris, Jules Hetzel, 1878 ; de Maurice Talmeyr, *Le Grisou*, Paris, Dentu, 1880 ; d'Yves Guyot, *Scènes de l'enfer social*, Paris, Jules Rouff, 1882 ; de G. Maisonneuve, *Plébéienne*, Paris, Paul Ollendorf, 1884 ; de Victor Cherbuliez, *Olivier Maugant*, Paris, Hachette, 1885 et de Léon Cladel, *Quelques sires*, Paris, Paul Ollendorf, 1885.

font désormais partie du paysage mental des Français, les « gueules noires » vont, quant à elles, s'approprier, et pour longtemps – jusqu'à la fermeture des puits au début du XXI^e siècle – le roman dont ils sont les héros et en revendiquer les représentations qu'il véhicule, le légitimant ainsi aux yeux de tous, mais également dans le même temps les hommes qui y travaillent. Lors des funérailles d'Émile Zola le 5 octobre 1902, dans la foule immense rassemblée à Paris, s'est glissée une délégation de mineurs, venus de Denain dans leurs costumes de travail pour rendre hommage au père des Maheu. Accompagnés de leur fanfare, ils jouent « Le Temps des cerises »⁵ au passage du cercueil. Au même moment, et de toutes parts, des voix s'élèvent parmi le public parisien pour crier « *Germinal, Germinal* », témoignant ainsi involontairement du lien que l'opinion public fait déjà entre le roman et la réalité.

En 1885, fort du succès de *L'Assommoir*⁶ au théâtre de l'Ambigu – une centaine de représentations en 1881 et quelques reprises entre le 20 juin et le 28 juillet 1885 – Émile Zola, qui connaît l'importance médiatique de ce divertissement populaire dans les dernières décennies du XIX^e siècle, époque à laquelle il constitue un enjeu politique important⁷, désire faire monter *Germinal* sur une scène parisienne. A-t-il conscience, pour autant, que son œuvre sera jugée subversive ? S'est-il demandé s'il était possible de mettre en scène une grève, de poser la question sociale, de monter une pièce qui fasse autre chose que faire rire, qui ne soit pas simplement bon enfant et que l'on ne « jette [pas] en sortant comme le bout du cigare qu'on vient de fumer » (ZOLA, 1888)? S'est-il posé la question de savoir si un scénario qui fait réfléchir est acceptable aux yeux des pouvoirs publics ? « La fatigue de penser [sera-t-elle] trop rude » (ZOLA, 1888) pour les spectateurs ? Sans aucun doute mais, fort du succès des adaptations de ses romans antérieures, il souhaite poursuivre avec *Germinal* afin de toucher un public encore plus large.

Quelques mois après la publication de *Germinal*, alors que tout est prêt au Théâtre du Châtelet, pour ce qui a été transformée en une féerie grand spectacle agrémentée de décors complexes, la Commission

5 Chanson écrite par Jean-Baptiste Clément pendant la Commune de Paris en 1871.

6 Disponible à : <<http://www.bmlisieux.com/curiosa/zola01.htm>>.

7 Ce thème a fait l'objet d'un colloque dans le cadre des rencontres de Cerisy-la-Salle, du 5 au 12 septembre 2005 : « Le théâtre dans le débat politique », dirigé par Chantal Meyer-Plantureux, au cours duquel il a été montré que celui-ci était un moyen de lutte, de contestation utilisée par les auteurs de gauche, comme de droite. Les pièces faisaient l'objet de très virulentes critiques ce qui leur donnaient alors un grand retentissement public.

d'Examen – appellation pudique utilisée pour nommer la censure –, du Ministère de l'Instruction Publique, décide d'interdire la pièce par crainte de ses répercussions sur l'ordre public. C'est l'évocation du « Capital », des « actionnaires », des « propriétaires » et des « saccages » provoqués par les grévistes confrontés aux gendarmes, dans le tableau intitulé par Zola « La collision » (ZOLA, 1888), qui a choqué les censeurs. Émile Zola s'élève dans les colonnes du *Figaro*, daté du 29 octobre 1885, contre les difficultés rencontrées par son œuvre auprès des instances de la République. Il s'estime victime d'une censure entièrement politique visant une pièce « républicaine et socialiste » (ZOLA, 1885). Pourtant, dit-il, c'est « une œuvre de pitié et non de révolution » (ZOLA, 1885). Les membres de la Commission ne veulent en aucun cas voir des gendarmes traverser la scène, ni même tirer depuis les coulisses. Zola et William Busnach (1832-1907)⁸, l'adaptateur habituel de ses romans au théâtre, auquel il a donné « carte blanche »⁹, acceptent donc de les enlever lors de leur sixième, et dernier, entretien au ministère de l'Instruction Publique, alors qu'ils constituent – et l'écrivain le sait – l'un des éléments constitutifs de la vie des bassins miniers en cette époque de répression intense. Zola a beau mettre de son propre aveu, « toutes les atténuations possibles » (ZOLA, 1885), la pièce est néanmoins interdite, le 27 octobre 1885, en Conseil des Ministres.

Il faut attendre trois ans, pour qu'une version « mutilée » de l'œuvre soit, enfin, montrée au public parisien, le 21 avril 1888. Si la censure n'a pas totalement disparue, comme l'avaient espéré bon nombre de Français en 1886, elle s'est cependant assouplie. Les mêmes aménagements ont, pourtant, été exigés de l'auteur qui s'est exécuté. Les gendarmes ont disparu, les protagonistes ne crient pas « À bas la bourgeoisie », mais simplement « À bas... » (MITTERAND, 2001, p. 899). *In fine*, Zola refuse d'assister à la Première (MITTERAND, 2001, p. 900). La pièce, que les critiques assassinent, a, par ailleurs, été agrémentée de quelques courts intermèdes comiques destinés à détendre l'atmosphère. Les représentations, qui durent cinq heures (MITTERAND, 2001), se soldent par un retentissant échec. Devenu « politiquement correct », *Germinal* a perdu l'essentiel de son souffle social et de sa puissance. La vision du monde de la mine et des mineurs que la pièce véhicule, désormais, est très éloignée du réel.

8 Dramaturge, librettiste et romancier français.

9 Lettre du 5 janvier 1889 de Zola à Busnach, *Correspondance Zola (1887-1890)*, p. 365.

Dans un second article, envoyé au même quotidien, paru le 25 avril 1888, alors que la pièce vient d'être portée à la scène c'est la presse qui veut « l'égorger » (ZOLA, 1888) que l'écrivain prend à partie. « Ce drame, revendique-t-il, est entièrement de moi... De mes cinq œuvres, adaptées par Busnach – [L'Assommoir (1879), Nana (1881), Pot-Bouille (1882), Le Ventre de Paris, (1887), Germinal] – celle-ci est celle qui a été la plus respectée » (ZOLA, 1888). Ce n'est pas, dit-il, un vieux mélodrame, dans lequel l'on s'ennuie, comme le prétend Francisque Sarcey¹⁰ (ZOLA, 1888). Afin de le prouver Zola demande, alors, au directeur du Châtelet d'ouvrir gratuitement son théâtre au public parisien.

Le 27 avril, 20.000 personnes attendent devant les portes de la salle. Sous l'œil vigilant de 300 agents envoyés en renfort pour l'occasion par la Préfecture, les 3.500 places sont occupées en quelques minutes (ZOLA, 1888). Le succès populaire de cette soirée exceptionnelle vient démentir toutes les critiques. Dans *Le Figaro*, l'atmosphère est décrite, ce soir-là, comme proche de celle d'un 14 juillet¹¹. Si les spectateurs sifflent les bourgeois et les patrons lors de leur apparition sur la scène, dehors, dans la rue, ils ne sont à l'origine d'aucun désordre, ni d'aucun débordement, contrairement aux craintes des pouvoirs publics. Au même moment Paris n'est pourtant pas tout à fait calme. Le général nationaliste Boulanger a fait, quelques jours auparavant, une entrée très agitée au Palais-Bourbon. Zola n'y était pour rien !

Germinal fut joué 17 fois au Châtelet, puis repris au Théâtre des Gobelins à partir du 19 janvier 1889¹². Le drame fut également donné dans différents autres théâtres, à Grenelle, à Montparnasse et aux Bouffes du Nord, jusque dans les derniers jours de septembre 1889. En décembre 1900, la fameuse Marie Laurent joue le rôle de la Maheude sur cette même scène (MITTERAND, 2001, p. 901, note 2). La pièce connaît, également, un grand succès à Bruxelles en novembre 1889, ainsi que dans la banlieue parisienne, venant une fois de plus démentir le jugement porté par la critique (MITTERAND, 2001)¹³.

10 Francisque Sarcey (1827-1899) est un critique dramatique, formé à l'École Normale Supérieure, où il fut le condisciple de Taine. Il fit l'essentiel de sa carrière au journal *Le Temps*. Ses chroniques reflètent les valeurs de la classe moyenne, celles du bon sens et d'un conservatisme certain.

11 Fête nationale française, date de la prise de la Bastille en 1789.

12 D'après le journal *Le Gaulois* du 21 janvier 1889, l'actrice Berthe Bayen qui joue le rôle de Catherine fut « absolument remarquable ».

13 Henri Mitterand signale, p. 897, que le directeur d'une agence théâtrale franco-américaine de New-York avait demandé, à Zola, l'autorisation de faire jouer la pièce aux États-Unis. Le projet échouera, tout comme celui, identique, de Londres.

Zola, « L'homme de *Germinal* »¹⁴, comme le surnomme pour cette partie de sa vie Henri Mitterand, son meilleur biographe, est prêt à faire un certain nombre de concessions à la censure afin que son roman-phare puisse voyager plus loin encore pour toucher un public toujours plus vaste. La disparition des forces de l'ordre de la scène, l'assourdissement des coups de feu et la banalisation des cris séditieux, pourtant acceptés par l'auteur, ne suffisent pas à rassurer les censeurs d'une République qui redoute, par-dessus tout, la force de frappe médiatique du théâtre et le pouvoir séditieux de la littérature. *Germinal* n'a, pourtant, été responsable d'aucun déchaînement populaire, même porté sur les planches. Il est, au contraire, à l'origine d'un mythe tenace parmi les hommes de la corporation dont ce roman et cette pièce, en dépit de ses édulcorations et des ses mutilations, ont fait des héros.

Références

BARA, Olivier; THÉRENTY, Marie-Eve. **Presse et scène au XIXe siècle**: relais, reflets, échanges. 2012. Disponible en: <<http://www.medias19.org/index.php?id=3011>>.

COOPER-RICHET, Diana. Back from the dead. Le drame de Courrières dans les quotidiens britanniques (mars-avril 1906). In: VARASCHIN, Denis; LALOUX, Ludovic (Ed.). **10 mars 1906, La catastrophe de Courrières, aux risques de l'histoire**. Vincennes: GRHEN (Groupe de Recherche en Histoire de l'Energie), 2006a. p. 399-411.

_____. Du choix du sujet et de sa standardisation dans la production de romans populaires à la fin du XIXe siècle : le thème de la mine et des mineurs avant *Germinal*. In: MIGOZZI, Jacques; LE GUERN, Philippe (Ed.). **Production(s) du populaire**. Limoges: PULIM, 2004. p. 309-343.

_____. **Le peuple de la nuit** : mines et mineurs en France (XIX^e-XX^e siècle). Paris : Perrin, 2011. (Collection « Tempus »).

14 Titre du tome II de la biographie de Zola par Henri Mitterand, Paris, Fayard, 2001.

COOPER-RICHET, Diana. Le souvenir de Courrières à travers la littérature. **10 mars 1906. Compagnie de Courrières, Enquête sur la plus grande catastrophe minière d'Europe**, Lewarde, n. 9, p. 179-186, 2006b. (Collection « Mémoires de Gaillettes) (Cet ouvrage a reçu le Prix francophone du livre et de la communication en technologie Roberval 2006b - catégorie Grand public).

_____. Tragédie chez les mineurs. Courrières (Pas-de-Calais), 10 mars 1906. **Célébrations nationales 2006**, Paris: Ministère de la culture et de la communication, 2005. p. 46-48.

_____; MOLLIER, Jean-Yves. Le roman populaire du XIXe siècle : à l'origine des rituels de participation et d'identification. In: LE GUERN, Philippe (Dir.). **Les cultes médiatiques : culture fan et œuvres cultes**. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2002. p. 53-65.

ELIAS, Norbert. **La civilisation des mœurs**. Paris: Calmann Lévy, 1991.

MITTERAND, Henri. **Zola**. L'homme de Germinal (1871-1893). Paris: Fayard, 2001. Tome II.

THÉRENTY, Marie-Eve; VAILLANT, Alain. (Dir.). **Presse et plumes : journalisme et littérature au XIXe siècle**. Paris : Nouveau Monde Éditions, 2004.

ZOLA, Émile. **Carnets d'enquêtes : une ethnographie inédite de la France**. Textes établis et présentés par Henri Mitterand. Paris: Plon, 1986. (Collection « Terre Humaine »).

_____. **Correspondance Zola (1887-1890)**. Lettre du 5 janvier 1889 de Zola à Busnach, tome VI, Montréal: Presses de l'Université de Montréal; Paris: Editions du CNRS. p. 365.

_____. Germinal. **Le Figaro**, 29 oct. 1885. Voir texte intégral: <http://www.intratext.com/IXT/FRAA1677/_P1.HTM>

_____. **Le Figaro**, 25 avril 1888.

Voyages et mutilations d'une œuvre

19